

# LIVRES

CAHIER F • LE DEVOIR, LES SAMEDI 16 ET DIMANCHE 17 FÉVRIER 2013



LOUIS CORNELLIER

**P**hilosophe estimé, professeur à l'Université de Montréal, Michel Seymour participe activement au débat public depuis plusieurs années. Auteur de solides essais en faveur de la souveraineté du Québec (*La nation en question*, L'Hexagone, 1999, et *Le pari de la démesure. L'intransigeance canadienne face au Québec*, L'Hexagone, 2001), il s'est engagé, en 2012, dans la lutte contre la hausse des droits de scolarité universitaires décrétée par le gouvernement du Parti libéral du Québec.

Dans *Une idée de l'université. Propositions d'un professeur militant*, un ouvrage dédié à «Martine, Léo, Gabriel et [aux] autres», Michel Seymour revient sur le débat concernant l'avenir de l'université au Québec et sur la question de l'accessibilité aux études supérieures. Présentée comme une contribution philosophique, engagée et partisane au débat, cette réflexion poursuit essentiellement deux objectifs: montrer que la gratuité scolaire à l'université est un idéal de justice à réaliser et dénoncer «la transformation progressive de l'université selon un modèle d'entreprise».

Très sévère à l'endroit du discours des recteurs québécois et de celui du gouvernement libéral de Jean Charest, Seymour livre ici un solide plaidoyer pour une université conçue «comme une institution au service du bien commun en ce qu'elle incarne l'égalité des chances, transmet la culture, est au service de la collectivité par le développement d'expertises diverses et joue un rôle crucial dans le développement de l'économie nationale».

## Penser la justice avec Rawls

Pour fonder son point de vue, Seymour a recours aux thèses du célèbre philosophe américain John Rawls (1921-2002), auteur d'un ouvrage, *Théorie de la justice*, publié en anglais en 1971 et traduit en français en 1987, qui «a transformé de fond en comble la philosophie politique au XX<sup>e</sup> siècle». Refusant, comme le rappelle Christian Godin dans *La philosophie pour les nuls* (First, 2006), de sacrifier le collectif à l'individu ou l'individu au collectif, Rawls propose une théorie du contrat social qui cherche à «concilier la liberté individuelle et la justice sociale». On pourrait résumer sa pensée en écrivant qu'il veut fonder philosophiquement la social-démocratie.

Une société juste, pour Rawls, doit respecter deux principes de liberté: les libertés de base (d'expression, d'association, de conscience) et les libertés politiques (droit de vote, par exemple). À cela s'ajoutent trois autres principes. Un premier, antérieur à tous les autres, peut être désigné, selon les mots de Seymour, par les termes «principe du strict minimum» et concerne les besoins de base (nourriture, logis, besoins affectifs). Les deux autres sont liés à la notion d'égalité.

Le principe de différence admet la légitimité de certaines inégalités socioéconomiques «seulement si, par l'existence même de ces inégalités,



PEDRO RUIZ LE DEVOIR

**Michel Seymour, philosophe et professeur à l'Université de Montréal**

on s'assure d'une plus grande richesse produite et pouvant être redistribuée», explique Seymour. Le principe de juste égalité des chances, quant à lui, signifie, selon les mots de Rawls, que «les chances d'acquies de la culture et des compétences techniques ne devraient pas dépendre de notre situation de classe, et ainsi le système scolaire, qu'il soit public ou privé, devrait être conçu de manière à aplanir les barrières de classe».

Pour que ce principe de juste égalité des chances en éducation soit effectif, six éléments doivent être mis en œuvre: égalité de statut entre les étudiants, égalité de traitement (financement équitable par l'État), obligation d'un seuil minimal de financement, politiques contre la discrimination des moins fortunés, évaluation selon le mérite et avantage de ressources accordées aux plus démunis.

## Justice et financement

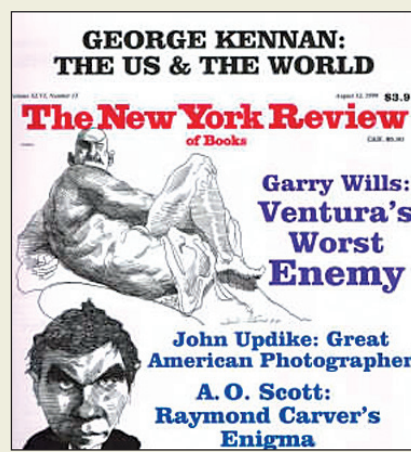
«L'université, écrit Seymour, fait partie intégrante du système d'éducation», permet l'accès à la culture à laquelle tous ont droit et l'accès à certains emplois qui exigent des diplômes d'études supérieures, joue un rôle économique important et est un service public en ce que les gens qu'elle forme contribuent au bien commun. Pour toutes ces raisons, le principe de juste égalité des chances doit y être appliqué.

Or, des droits de scolarité élevés sont incompatibles avec ce principe, notamment parce que «le coût des droits de scolarité dissuade plus les pauvres que les riches de faire des études postsecondaires». Même assortis de généreux programmes de prêts (qui alourdissent l'endettement des plus pauvres) ou modulés en fonction

VOIR PAGE F 6 : SEYMOUR



**Kim Doré:**  
contaminer par la poésie Page F 4



**Les 50 ans de la New York Review of Books** Page F 6

## James Joyce en Chine

Tout juste traduit en chinois, *Finnegans Wake*, l'un des romans phares de l'auteur irlandais James Joyce, se vend très bien. Un succès-surprise pour une œuvre difficile, réputée impénétrable, à la grammaire complexe et qui mêle plusieurs langues, souligne avec étonnement le *Guardian*. Le tirage initial de 8000 exemplaires a été épuisé en un mois seulement.

À Shanghai, *Fennigen de Shouling Ye* (son titre en Chine) apparaît en deuxième place des best-sellers, devancé seulement par une biographie de Deng Xiaoping. Il a fallu huit ans à Dai Congrong, professeure de 41 ans à l'Université Fudan de Shanghai, pour traduire le premier tiers de *Finnegans Wake*, réputé intraduisible (la première version française n'a été publiée qu'en 1982, après 30 ans de traduction par Philippe Lavergne, tandis que la traduction allemande a nécessité 19 ans de travail). L'œuvre de Joyce est apparue tardivement en Chine. Sa littérature y a longtemps été dénigrée comme bourgeoise, du temps de Mao Zedong. *Portrait of the artist in young man* n'a été traduit qu'en 1975, et il a fallu attendre 1975 pour pouvoir lire *Ulysse* en chinois. Depuis, la réinterprétation par Joyce du mythe d'Homère s'est vendue à 85000 exemplaires dans le pays.

Le Devoir

## Twitterature

Les nouvelles en 140 caractères commandées à des écrivains de renom par le journaliste du *Devoir* Fabien Deglise ont fait le tour du monde. Plusieurs grands journaux ont parlé de ce projet du *Devoir* (notre édition des 2 et 3 février). Le recueil de ces nouvelles inédites est toujours accessible gratuitement sur le site Internet du *Devoir* ainsi que sur iBookStore d'Apple ([itunes.com/140ca](http://itunes.com/140ca)).

Le Devoir



PEDRO RUIZ LE DEVOIR

**L'urbaniste et essayiste Gérard Beaudet**

## Gérard Beaudet contre les éteignoirs

Dans un essai vigoureux, l'essayiste dénonce le virage entrepreneurial pris par les universités

LOUIS CORNELLIER

Urbaniste engagé dans le débat public depuis de nombreuses années, Gérard Beaudet a été choqué par «la réaction souvent primaire et méprisante — tant à l'égard des étudiants et des professeurs que des simples citoyens sympathiques à la cause étudiante — de plusieurs membres de [sa] génération [il a 58 ans] qui ont été en grand nombre les premiers de leurs familles respectives à fréquenter l'université». Ce mépris réservé aux grévistes, considérés comme des enfants-rois opportunistes, a été le déclencheur de la réflexion que mène Beaudet dans *Les dessous du printemps étudiant*.

Comme son collègue Michel Seymour (voir texte à gauche), Gérard Beaudet constate et déplore le «virage entrepreneurial de l'université». L'essence même de cette institution est menacée, explique-t-il, quand la recherche prend le pas sur l'enseignement, alors que ces deux missions universitaires devraient se nourrir mutuellement, quand les objectifs de la recherche sont définis par les organismes subventionnaires et par les entreprises privées et quand l'université, soumise aux seules lois du marché, s'enferme dans une culture gestionnaire dominée par des administrateurs en quête de performance, alors que, «de tout temps, l'université s'est définie comme une communauté intellectuelle constituée de professeurs et d'étudiants mobilisés par la production et la transmission de savoirs». Juste et nécessaire, cette critique de la marchandisation de l'université n'est toutefois pas nouvelle et est reprise ici dans des termes connus.

## Un rapport ambivalent à l'éducation

L'originalité du propos de Beaudet est ailleurs. L'urbaniste, en effet, a reçu comme une giflette les propos méprisants réservés aux porteurs du carré rouge et il voit en eux «la manifestation d'un rapport extrêmement trouble et ambivalent à l'éducation». Depuis la Révolution tranquille, constate-t-il, les Québécois ont procédé à un rattrapage scolaire certain, mais ils peinent encore à assumer la dimension collective de l'éducation.

Depuis 1960, donc, «nous aurions répondu avec enthousiasme et détermination à l'invitation de faire de l'accès au cégep et à l'université et de l'obtention de diplômes acquis dans des conditions très favorables l'instrument de réussite professionnelle et de promotion sociale individuelles, tout en refusant — en étant incapables? — de faire de l'investissement collectif dans l'éducation, qui a justement rendu possible cette promotion, le terreau de la redéfinition du vivre ensemble à la faveur de débats aussi indispensables qu'inévitables». Les Québécois, en d'autres termes, perçoivent maintenant l'éducation comme une «affaire de cheminements individuels guidés par l'intérêt personnel», mais restent sourds à l'idée d'un projet éducatif conçu comme un instrument de promotion et de libération collectives.

Ce blocage intellectuel expliquerait «la facilité avec laquelle les lucides sont parvenus à déjouer toute forme de résistance et à imposer, dans le monde de l'éducation supérieure, leur conception d'une société réduite à une collection d'individus dotés de droits de clients-consommateurs et d'une université affairiste obnubilée par l'accroissement de ses parts de marché». On voit cette mentalité à l'œuvre dans l'idée obsessionnelle de «faire payer à ces clients-consommateurs, qui retirent individuellement les bénéfices de leur passage à l'université, une juste part». Comme si l'éducation n'était qu'une affaire personnelle, comme si le principe de l'impôt progressif sur le revenu, un mode de financement collectif, ne pouvait être retenu puisqu'il ne correspond pas à la logique consommateur-payeur, dont le mode des droits de scolarité modulés ou différenciés est une vicieuse manifestation.

VOIR PAGE F 6 : BEAUDET

## LIVRES

## Au rayon de la biographie



JEAN-FRANÇOIS NADEAU

« **N**e jamais perdre de vue le graphique d'une vie humaine », écrivait Marguerite Yourcenar. Une vie, disait-elle, « ne se compose pas, quoi qu'on en dise, d'une horizontale et de deux perpendiculaires, mais bien plutôt de trois lignes sinuées, étirées à l'infini, sans cesse rapprochées et divergeant sans cesse: ce qu'un homme a cru être, ce qu'il a voulu être, et ce qu'il fut. »

Qu'est-ce qu'un biographe? Tout simplement quelqu'un capable de croiser ces différents fils pour tisser la grande trame d'une existence, avec la part de lumière et d'ombre d'une époque.

Aujourd'hui, la biographie est un genre qui fait fortune. Après une éclipse, elle est réapparue en force dans les années 1990. Depuis, les biographies se ramassent à la pelle.

À la radio de nos impôts, l'historien Daniel Turcotte, passionné comme certains par les oripeaux royaux, disait l'autre jour compter plus de 20 000 biographies de la reine Victoria. Croyons-le sur parole.

Chez nos voisins américains, Abraham Lincoln s'est vu lui aussi couronner par le travail de nombre de biographes. À ce jour, environ 16 000 titres différents ont été consacrés à la vie de ce président issu des rangs républicains.

À cause du film de Spielberg, il est beaucoup question de la biographie de Lincoln par Doris Kearns. C'est ce livre qu'a adapté le réalisateur au cinéma. À sa sortie, *Team of Rivals* avait été acclamé partout, notamment par un jeune sénateur de l'Illinois du nom de Barack Obama.

Qu'un Oscar couronne ce film et gageons que le livre s'envolera plus que jamais des librairies. Déjà, l'ouvrage y a connu un énorme succès auprès des patrons d'entreprise de tout genre, persuadés en masse, à la suite des déclarations et des conférences de Doris Kearns, que la vie de Lincoln offre des enseignements profitables au sens le plus mercantile du terme. Voici donc une biographie dont la vente fait de son sujet une sorte de longue conférence pour jeunes cadres dynamiques. Le film ne dit pas cela, mais il offre le reflet enthousiaste de cet engouement pour un modèle.

Chez nous, un Pierre Elliott Trudeau a eu droit lui aussi à plus que sa part de biographies. Une centaine de titres lui ont été consacrés, parmi lesquels se distingue étonnamment la



20TH CENTURY FOX

À cause du film de Spielberg, il est beaucoup question de la biographie de Lincoln par Doris Kearns. C'est ce livre qu'a adapté le réalisateur.

biographie rédigée par ses admirateurs Max et Monique Nemni.

Tiens, on annonce pour dans quelques jours la parution d'une vie de Thérèse Casgrain. Pourquoi pas?

Oui, la biographie est revenue. Mais pas toujours pour le mieux, il est vrai. Le genre charrie encore son gros lot de travaux de fabricants de romances et d'insignifiances.

Les recettes sirupeuses ne manquent pas. En fait, elles n'ont jamais manqué. On confond faits et fantasmes, fictions et narrations. Et bien d'autres choses encore.

Le lecteur est tourné en bourrique. Mais qui oserait dire que même les biographies fabriquées en série ne servent pas?

Un Max Gallo ou un Henri Troyat ont pu conduire ailleurs que dans leurs seuls livres. Par exemple, une mauvaise biographie de Léon Tolstoï signée Troyat m'aura permis de découvrir un jour cet immense écrivain. Et Jacques Cartier, rappelait le poète et cinéaste Pierre Perrault, fut redécouvert par nombre de Québécois grâce aux petits livres sans prétention d'Eugène Achard.

Au rayon de la biographie, il y a de plus en plus de choses étonnantes. Des avenues nouvelles s'annoncent déjà depuis un moment.

Prenez les livres d'Alain Corbin. Dans *Le*

*monde retrouvé* de Louis-François Pinagot, Corbin part sur les traces d'un sabotier parfaitement inconnu dont il a seulement trouvé mention dans des archives régionales. De cet homme, il ne sait pratiquement rien. Comme on le sait, les cimetières sont peuplés d'inconnus. Mais à travers une étude fine du monde de ce sabotier, Corbin réussit à s'en approcher de façon étonnante et à en restituer l'existence. L'individu trouve ainsi à éclairer une société. Et réciproquement.

Tenez encore: la curieuse biographie de Georg Büchner qui vient de paraître chez un petit éditeur.

Vous connaissez Georg Büchner?

Moi non plus, j'avoue... Épargnez-vous le mal de chercher sur Wikipédia. Voici Büchner, Georg: « *Écrivain, dramaturge, révolutionnaire, médecin et scientifique allemand. Malgré la taille modeste de son œuvre [trois pièces de théâtre, une nouvelle et un tract], il est devenu tardivement l'une des figures marquantes de la littérature allemande du XIX<sup>e</sup> siècle* ». Quoi encore? Mort à 24 ans, en 1837.

Dans un numéro récent du *Nouvel Observateur*, magazine que je ne lis guère contrairement à mes collègues, un critique crie au génie devant la biographie de Georg Büchner. Le li-

vre est signé Frédéric Metz. Je songe au monsieur de l'UQAM qui agit du design à gauche et à droite. Ce n'est pas de lui qu'il s'agit. Apparemment, on ne sait rien de ce Frédéric Metz biographe.

Citation du magazine: « *Frédéric Metz compose son récit avec une liberté que même un romancier trouverait excessive. Il danse avec la chronologie sans jamais s'en soucier. Quand les archives sont bonnes, il les transcrit sans ajout. Quand il raconte, il est admirable de sobriété et de précision. [...] On passe son temps à faire des allers-retours dans ce livre-monde, d'autant que le troisième tome est un dictionnaire extrêmement bien fait, à tel point qu'on finit quasiment par lire l'ensemble deux fois.* »

Je me fait donc venir tout ça, pour voir. Trois tomes sur Georg Büchner: je suis un peu dingue. Mais, après tout, peu importe le sujet d'une biographie, pourvu que la photo soit bonne.

On ne lit pas les livres forcément à cause des histoires, mais surtout pour le style, la forme, la grâce de l'écriture. Voilà quelque chose que bien des éditeurs ne comprennent toujours pas, occupés qu'ils sont à essayer de vous vendre de petites histoires, et encore d'autres petites histoires.

Toujours est-il que je n'avais pas spécialement envie de vous parler de Büchner. Un pavé à la fois lumineux et obscur. Un travail biographique complètement éclaté. Il va dans tous les sens, ce Frédéric Metz. Pourtant, il ne perd jamais le nord. On parle de toutes sortes de choses. Mais, petit à petit, on finit par comprendre, à plonger et à avancer avec le livre.

Génial? Je ne sais pas. Différent, certainement.

Mais j'arrête la lecture pour plonger doucement dans le très beau *Cour des miracles* que viennent de publier le poète Benoit Jutras et le photographe Alain Lefort.

La poésie, souvent, dit bien plus de la vie que la biographie: « *Moi né blanc comme un défaut, mort pourpre parce que touché, moi je vous aime. Le matin, le mal caché, j'ai été un homme. Qu'on m'écoute.* »

ifnadeau@ledevoir.com

## GEORG BÜCHNER BIOGRAPHIE GÉNÉRALE

Frédéric Metz  
Pontceq  
Rennes, 2012, 427 pages

## COUR DES MIRACLES

Benoit Jutras et Alain Lefort  
J'ai vu  
Montréal, 2012, 48 pages

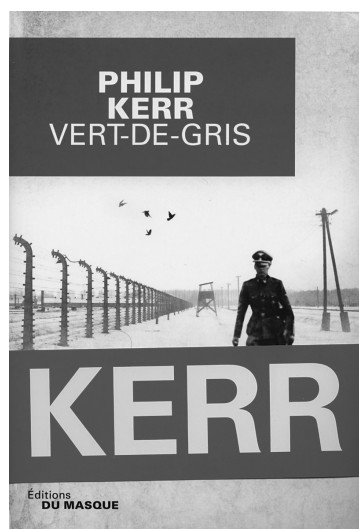
## POLARS

## Philip Kerr, la suite

MICHEL BÉLAIR

Tout comme son personnage de Bernie Gunther, cet ancien flic de Berlin incorporé malgré lui aux SS à la fin des années 1930, Philip Kerr a de la suite dans les idées. *Vert-de-gris* est le septième livre d'une série — qui en comptera neuf, rappelons-le — racontant une des périodes les plus sombres de l'histoire, de la montée du nazisme jusqu'à la guerre froide qui coupa l'Allemagne en deux pendant presque 50 ans tout en menaçant de faire exploser le monde. Germanophile, Kerr essaie toujours de comprendre ce qui a pu faire en sorte que l'une des plus riches cultures de toute l'Europe ait pu sombrer dans l'inhumanité et l'horreur la plus absolue.

Ici, tout s'amorce à Cuba quelque part en 1954. Empêtré encore une fois dans des affaires louches et naviguant en-



tre la mafia et la police secrète de Batista, Bernie Gunther, alias Carlos Hausner, se voit forcé de quitter l'île où fomenté déjà la révolution castriste. Mais voilà que son bateau est arraisonné près de Guantánamo et qu'il se retrouve bientôt prison-

nier de la CIA. Ses ennuis, on s'en doute, ne font que commencer. Interrogé à la dure sur son passé, Gunther sera transféré à la prison de Landsberg, à Berlin, où l'on juge les criminels de guerre nazis. Et pour bien montrer qu'il n'en est pas un, il est forcé de déballer son sac.

Les fans de Philip Kerr savent déjà qu'il utilise la technique du flash-back comme personne en illustrant sa connaissance profonde des personnages et des phases de la guerre de détails et d'anecdotes toutes plus fouillées les unes que les autres; mais ce que Gunther raconte, avec son humour noir et sa lucidité habituelle, est proprement horifiant. Toujours placé entre l'arbre et l'écorce, Allemand dans l'âme mais jamais nazi pour autant, Gunther est un personnage fascinant. Avec lui, on se retrouve à Minsk au cœur de la folie que fut l'opération Barbarossa — l'invasion de la Russie par les troupes allemandes — puis à Paris durant l'Occupation et même dans les camps de prisonniers de Gurs et du Vernet administrés par la France de Vichy. Tout cela pour traquer un homme auquel il a pourtant sauvé la vie à deux reprises et qui, en 1954, intéresse au plus

haut point les services de renseignement américains: Erich Mielke, le chef de la Stasi tout fraîchement installée en Allemagne de l'Est.

Pour lui mettre la main au collet, la CIA mettra sur pied une opération audacieuse où Gunther jouera un rôle-clé d'ailleurs beaucoup plus important qu'on ne le pense. Mais ce ne sera pas avant de nous avoir replongés dans l'horreur des camps russes où les prisonniers de guerre allemands pourrissent une bonne dizaine d'années dans des conditions inhumaines, jusqu'au milieu des années 1950, avant de pouvoir retourner chez eux dans un pays qu'ils ne reconnaîtront plus.

Ce livre fascinant par l'espoir et l'instinct de survie qui grouillent sous tant d'inhumanité arrive tout juste dans les bacs des libraires. Il donnera peut-être un sens aux longues soirées d'hiver qui s'annoncent encore...

Collaborateur  
Le Devoir

VERT-DE-GRIS  
Philip Kerr  
Traduit de l'anglais  
par Philippe Bonnet  
Éditions du Masque  
Paris, 2013, 450 pages



Maintenant en librairie  
www.Hamac.qc.ca

## Territoire occupé

Un premier roman d'Annie Loisel

SUZANNE GIGUÈRE

Le roman d'Annie Loisel aurait pu commencer par « A toi pour toujours, plus un jour ». C'est une histoire simple et compliquée à la fois, celle d'une femme morcelée, traquée par le passé qui reflue, mêlée dans ses amours qui s'entrecroisent. *Tout ce que j'aurais voulu te dire* raconte l'histoire d'un amour qui ne veut pas mourir, qui ne peut pas mourir. Un amour insensé, infini, qui unit, déchire, déstabilise les relations familiales. L'histoire d'un territoire occupé, celui du cœur. Saisi dans ses reflets changeants.

Éléna Cohen va mourir. Marié à Maxime, elle n'a aimé qu'un seul homme, Julien, le frère de Maxime. Elle veut le revoir une dernière fois et dévoiler à Jane, sa fille aimée, le secret de sa naissance. Pour une fois, elle veut aller au bout d'elle-même, réparer ce qu'elle aurait dû reconstruire depuis longtemps. Roman polyphonique, *Tout ce que j'aurais voulu te dire* fait entendre cinq voix, cinq versions de la même histoire, déclinées par Éléna, sa mère Ruth, sa fille Jane, son mari et Catherine, la femme de Julien. Ils, elles ont tous le cœur à la tempête. Un subtil engrenage d'attentes et de frustrations, d'amour, de détestation et de réconciliation se met en place. Plus question de rester sous sa cloche de verre. Chaque personnage éclate.

Tout est raconté avec la palpitation intense d'une écriture qui creuse « *l'amour fou* » des amants qui défient l'espace et le temps. Dans son journal, Jane décrit la dernière fois qu'Éléna et Julien se sont revus: « *Assommée, de honte. Ou de colère. Ou d'amour — je ne sais plus [...]* »

Collaboratrice  
Le Devoir

## TOUT CE QUE J'AURAIS VOULU TE DIRE

Annie Loisel  
Stanké  
Montréal, 2013, 216 pages

## Expo Guy Debord

Du 27 mars au 13 juillet 2013, la Bibliothèque nationale de France (BNF) présentera sous peu une exposition intitulée « *Guy Debord, un art de la guerre* ». Auteur de *La société du spectacle* et principal animateur de l'Internationale situationniste, Guy Debord (1931-1994) est

considéré comme un des écrivains majeurs du XX<sup>e</sup> siècle. Il n'est pas du tout certain qu'il eût apprécié de voir sa pensée corrosive et révolutionnaire mise sous vitrine. Cette exposition présentera ses fiches de lecture, ses manuscrits, des tracts, des photographies et d'autres documents.

Le Devoir

olivieri  
Librairie & Bistro

Au cœur de la littérature

Lundi 18 février  
à 19 heures

CRILCQ

Entrée libre/réservation obligatoire  
RSVP : 514 739-3639  
Bistro : 514 739-3303  
5219, Côte-des-Neiges  
Métro Côte-des-Neiges

## Causerie

La poésie ce matin  
Autour de l'œuvre de  
Rachel Leclerc

« Avec un souffle puissant et une précision sans faille, Rachel Leclerc confirme sa place parmi les auteurs majeurs du Québec des 20 dernières années. »  
- Josée Lapointe

« Rachel Leclerc prouve que l'écriture sert à provoquer, secouer, agiter. »  
- Pascale Navarro

AVEC RACHEL LECLERC  
Poète, romancière, critique, elle a publié notamment le recueil *Demains* et le roman *La patience des fantômes*. Elle a reçu de nombreux prix et a été plusieurs fois finaliste aux Prix du Gouverneur général du Canada pour sa poésie et ses romans.

ANIMÉE PAR KARIM LAROSE

## LITTÉRATURE

## La doublure



DANIELLE LAURIN

« **D**oit-il absolument y avoir quelque chose de commun entre un homme et son travail? », se demande le héros de *La manière Barrow*. Il est comédien, mais doit se contenter pour survivre de faire du doublage. Jusqu'à quand?

Jusqu'ou peut-on aller dans le reniement de soi-même? Jusqu'ou peut-on se permettre de faire des concessions sans avoir l'impression de perdre son âme?

D'un autre côté, quand est-ce que l'entêtement à ne pas baisser les bras devant l'adversité devient de l'acharnement illusoire, de l'orgueil mal placé? Quand un comportement vindicatif se transforme-t-il en enflure?

Ce sont là quelques-unes des questions auxquelles nous confronte *La manière Barrow*. Toute l'originalité du roman tient à la manière dont l'auteure, Hélène Vachon, s'y prend pour mettre en scène le malaise existentiel de son héros.

Autant son Grégoire Barrow est insatisfait, déçu de lui-même et des autres, de la société de divertissement dans laquelle il vit, autant elle pose sur lui et sur le monde qui l'entoure un regard amusé, avec en prime une pointe d'humour acide. Autant son personnage est grave, écrasé sous le poids de son mal-être, autant elle a la plume légère. Joyeux contraste.

La touche singulière de cette romancière nous avait séduits, déjà, dans *Attraction terrestre*, l'histoire d'une amitié tout aussi improbable qu'intense entre un embaumeur introverti, amoureux de la littérature, et un musicien de son déclin.

Même genre de relations inattendues dans *La manière Barrow*. Même genre de situations saugrenues. Et de personnages marginaux, solitaires, pour ne pas dire mésadaptés. Tout cela avec une certaine pudeur dans les sentiments.

Quelle chose qui ferait penser, dans une certaine mesure, à l'univers et au ton d'un Jean-Paul Dubois. Cette façon, comme chez le romancier toulousain, de faire vivre à son héros des événements dramatiques, angoissants, tout en créant des effets comiques. Cette façon aussi d'insuffler de l'humanité au récit. Sans parler de la critique sociale qui se dégage au final, mais fine, sans lourdeur.

Mais alors que l'auteur d'*Une vie française* et du *Cas Sneijder* a tendance à faire dans l'humour désempéré, on pourrait parler, dans le cas d'Hélène Vachon, de théâtre de l'absurde. Le loufoque prend le dessus dans *La manière Barrow*. Sauf à la toute fin du roman: une fin ouverte, étonnante, qui laisse entrevoir la possibilité du meilleur derrière la pire. Le meilleur étant quelque chose d'insoupçonné jusque-là, qui n'existait même pas comme éventualité dans la tête du héros au départ. Dans la nôtre non plus, d'ailleurs.

Le début est amusant, rafraîchissant. Tout de suite on décolle. Les tournures de phrase sont accrocheuses, belles dans ce qu'elles ont d'inhabituel. Les images évoquées sortent de l'ordinaire. Et on se prend d'affection pour ce comédien raté, à la voix spectaculaire, qui en impose certes, mais dont la raideur du corps sur scène est «inhibitive».



Pauvre Grégoire Barrow qui rêve de devenir un grand comédien et multiplie les auditions en vain: «*Ses efforts n'imprégnaient pas plus l'atmosphère qu'une pluie d'été une terre inculte.*»

Lui qui aimerait tant déclamer sur scène les grands textes du répertoire se voit réduit, vers la mi-trentaine, à faire du doublage pour des pubs anodines, vides. Onguents divers, compagnies d'assurances, Viagra: rien ne lui sera épargné.

A tout le moins, on apprécie sa manière de faire. La manière Barrow. Cette voix qu'il a, cette assurance, cette exigence envers lui-même. Il finit par faire sa marque. Comment faire autrement: «*Grégoire Barrow donnait de la crédibilité à ce qui n'en avait pas.*»

On en vient même à lui confier la traduction des messages publicitaires, tant il a du talent pour le choix des mots. Mais lui-même en vient à ne plus pouvoir se regarder dans le miroir tant il se sent éloigné de ses rêves. Qu'à cela ne tienne, on l'emploiera pour traduire et doubler des téléseries américaines.

Mais de là à lui confier le doublage du rôle principal dans une téléserie inspirée du grand classique *Ulysse*? Allons donc, «*on ne peut pas prêter à Ulysse une voix qui rappellerait le Viagra!*»

On assiste à toutes ses déconforts professionnelles. On le voit aussi se réfugier, certains jours de vague à l'âme, dans un théâtre vide, où il se laisse aller à déclamer quelques répliques, et finit par développer une complicité avec le vieux concierge analphabète de l'endroit.

On le suit à l'hôpital, où il rend visite à son père malade qui dépérit. Et on assiste à la décrépitude de sa relation amoureuse avec une certaine Sarah. Puis, au bout d'un moment: l'impression de tourner en rond. On a compris, on voit le portrait. Va-t-il enfin se passer quelque chose?

Eh bien oui. Ça va se mettre à débouler. Notre Barrow va se découvrir un talent de saboteur: sa façon à lui de résister à la fadeur de la culture télévisuelle qui abrute les gens et à l'ère du vide dans son ensemble.

Il va aussi se confronter avec son double: l'acteur qu'il double dans la téléserie américaine de seconde zone va faire irruption dans sa vie et tout chambouler... L'occasion de s'interroger sur la frontière entre réalité et fiction, l'impression de nager en pleine télé-réalité. Bonjour la satire.

Mais au bout du compte, la question demeure: «*Doit-il absolument y avoir quelque chose de commun entre un homme et son travail?*» Et puis une autre s'ajoute: faut-il savoir renoncer à certains rêves, finalement?

**LA MANIÈRE BARROW**  
Hélène Vachon  
Alto  
Québec, 2013, 176 pages



ANTOINE TANGUAY

Hélène Vachon a cette façon de faire vivre à son héros des événements dramatiques tout en créant des effets comiques.

## LITTÉRATURE QUÉBÉCOISE

## Retour vers le futur

CHRISTIAN DESMEULES

Imaginez un instant que vous puissiez, une seule et unique fois dans votre vie, revenir une minute en arrière. Le temps qu'il suffit pour zapper un drame, remettre un bras en place, éviter un accident, réécrire l'Histoire. Cette idée un peu folle est au cœur de *La Fonction*, dernier roman d'André Marois, bon représentant du roman noir québécois et prolifique écrivain pour la jeunesse.

Officiellement identifiée à la fin des années 1950, la «Fonction» permet, en se concentrant, en plissant les yeux et en posant le majeur au-dessus de son nez, de reculer quelques secondes dans le temps. Pour certains, son origine coïncide avec l'explosion des bombes atomiques lâchées sur le Ja-

pon. Pour d'autres, étiquetés comme «*conspirationnistes*», son existence est avérée au moins depuis l'Antiquité.

Ancien militaire converti comme garde du corps, Franck doit signer chaque année, pour conserver son emploi, une déclaration d'honneur assurant de sa «*virginité fonctionnelle*». Or, ce père de deux jeunes enfants récemment séparé n'a plus sa Fonction et n'en mène pas large. Pourquoi et dans quelles circonstances l'a-t-il utilisée? Le lecteur ne l'apprendra qu'à la fin de ce roman habile à la lisière du thriller et du fantastique.

Participant depuis peu à des rencontres du Club des Fonctionnalistes, sortes de réunions des AA ouvertes à ceux qui ont utilisé leur Fonction — et à ceux qui craignent de la



JULIA MAROIS

André Marois

perdre —, il y fait la connaissance d'une femme, Rosa, qui

milite pour que la Fonction serve pour une noble cause et non pour effacer le «*premier bobo*» venu.

Car c'est aussi ça, la Fonction: une gamine qui ressuscite son serin, une bande d'émules de *Jackass* qui veulent repousser les limites (et en revenir), un marché noir pas trop propre. C'est un fardeau ou une deuxième chance. Marois exploite avec dosage les marges philosophiques de cette virtualité.

Et bien sûr, Fonction ou pas, «*des milliers de Somaliens mouraient de faim chaque année*».

Collaborateur  
Le Devoir

## LA FONCTION

André Marois  
La Courte Échelle  
Montréal, 2013, 202 pages

## Seize tableaux japonais de Michel Régnier

SUZANNE GIGUÈRE

Lauréat du prix Canada-Japon pour *L'oreille gauche, ou gare d'Ofuna* (éditions Pierre Tisseyre, 2000), le cinéaste et écrivain québécois Michel Régnier est profondément attaché à ce pays insulaire. Il y a effectué plus d'une quinzaine de séjours, dont le dernier au lendemain du tsunami qui dévasta la côte orientale au printemps 2011.

*Seize tableaux du mont Sakurajima* raconte l'histoire trépidante d'une famille japonaise sur cinq générations, depuis la grande éruption du mont Sakurajima en janvier 1914 dans le sud du Japon jusqu'au puissant séisme de 2011. Un siècle d'épreuves a marqué la famille Koriyama, dont les membres furent tour à tour menuisiers, chasseurs de baleines dans le Pacifique, puis chasseurs de bonites et de thons après le déclin des ports baleiniers, et enfin conducteurs de tramway, comme Takeru Koriyama.

Nous retrouvons ce dernier

au musée d'art de Kagoshima devant seize tableaux dédiés au mont Sakurajima. D'un tableau à l'autre, le volcan ébranle sa mémoire. Il se remémore les époques, les drames de sa famille, comme celui du grand-oncle soldat, mort en Birmanie, et de son fils unique, kamikaze à 18 ans, alors que la guerre du Pacifique faisait rage. Rinzo faisait partie des 11 136 kamikazes qui, jusqu'en juillet 1945, offrirent leur vie en fonçant sur les navires de l'US Navy. «*Une histoire héroïque et infiniment triste de jeunes gens abusés par l'empereur et ses généraux.*»

Destins brisés mais aussi espoirs, passions des cœurs et brûlants désirs des hommes sont mis en scène dans une approche délicate. Le silence de ces mêmes hommes avec, dans les yeux, 100 mots qu'ils ne savent pas dire. «*Qu'était-ce donc, ce sentiment de découvrir le monde dans une étrange et ardente douceur? Une chaleur intérieure qui, paradoxalement, rendait le pas, les jambes hésitantes. Une soudaine frilosité malgré la*

*tiédeur de la nuit.*» Le Japon des Koriyama est celui d'hommes et de femmes pudiques, courageux, combattifs, humains, que le romancier décrit avec une sensibilité à fleur de peau.

Ceux qui connaissent l'engagement indéfectible de Michel Régnier pour les grandes causes de ce monde ne s'étonneront pas de lire sous sa plume cette opinion franche, sans concessions, à propos de l'interdiction de la chasse aux baleines. «*Au milieu des années 1960, la commission baleinière internationale prohiba la chasse au rorqual bleu dans l'océan Austral. La Grande-Bretagne et la Norvège en avaient jusque-là décimé chacune trois fois plus que le Japon [...]. D'année en année, les écologistes et les bien-pensants d'Occident multiplièrent leurs pressions, jusqu'à leur fameux slogan: "Sauvons les baleines." Peu leur importaient les quelques millions de morts silencieuses au Tibet, au Bangladesh, en Afrique noire, en Amazonie: l'avenir des baleines était leur mission sacrée, alors*

*qu'une chasse rationnelle en aurait déjà la survivance.*»

*Seize tableaux du mont Sakurajima*, le 17<sup>e</sup> roman de Michel Régnier, est une œuvre ambitieuse, à l'écriture sobre et précise, qui tisse les lignes entre la mémoire et l'oubli, la souffrance et la renaissance. La connaissance de l'auteur de la culture japonaise donne lieu à de savoureux commentaires, notamment sur la langue: «*Peut-être étaient-ce en mer de Chine, la chaleur et les typhons qui malmenaient les mots comme les plantes et donnaient au langage d'exotiques tournures.*»

Profondément humain, imprégné de délicatesse, riche en émotion contenue, *Seize tableaux du mont Sakurajima* est sans doute un des meilleurs romans de Michel Régnier.

Collaboratrice  
Le Devoir

## SEIZE TABLEAUX DU MONT SAKURAJIMA

Michel Régnier  
Éditions Philippe Picquier  
Arles, 2012, 311 pages

Triptyque

www.triptyque.qc.ca  
triptyque@editionstriptyque.com  
Tél.: 514.597.1666

MAUDE SMITH GAGNON  
LAURÉATE DU PRIX LITTÉRAIRE  
DU GOUVERNEUR GÉNÉRAL  
(POÉSIE) POUR  
UN DRAP. UNE PLACE.

93 p., 15 \$

MCEBIUS #136  
et  
Les Cahiers du Sens

«Ouvrir le XXI<sup>e</sup> siècle»  
80 poètes  
québécois et français

Une anthologie  
pilotée par  
Robert Giroux  
Danny-Marc  
et  
Jean-Luc Maxence

273 p., 20 \$

Gaspard LE DEVOIR  
PALMARÈS

Du 4 au 10 février 2013

RANG	AUTEUR/ÉDITEUR	CLASSEMENT PRÉSENTÉ (NB DE SEMAINES)
<b>Romans québécois</b>		
1	La fiancée américaine	Éric Dupont/ Marchand de feuilles 1/15
2	Enterrez vos morts	Louise Penny/Flammarion Québec 2/5
3	Ce qui se passe au Mexique reste au Mexique!	Amélie Dubois/Éditeurs réunis 3/14
4	L'Orphéon. Quinze minutes	Patrick Sénécal/VLB 4/3
5	L'histoire de Pi	Yann Martel/XYZ 6/16
6	La dernière saison • Tome 3 Les enfants de Jeanne	Louise Tremblay-D'Essiembre/ Guy Saint-Jean 5/13
7	Au bord de la rivière • Tome 4 Constant	Michel David/Hurtubise 7/13
8	L'Orphéon. Coïts	Véronique Marcotte/VLB 10/3
9	Euchariste Moisan	Derys Arcand/Leméac 8/2
10	Félicité • Tome 3 Le salaire du péché	Jean-Pierre Charland/Hurtubise -/1
<b>Romans étrangers</b>		
1	Quinquante nuances plus claires • Tome 3	E. L. James/Lattès -/1
2	Quinquante nuances de Grey • Tome 1	E. L. James/Lattès 2/19
3	Quinquante nuances plus sombres • Tome 2	E. L. James/Lattès 1/5
4	La vérité sur l'Affaire Harry Quebert	Joël Dickert/Fallos   Âge d'homme 3/8
5	Les enquêtes du département V • Tome 3 Délivrance	Jussi Adler-Olsen/Albin Michel 4/2
6	Dévoile-moi	Sylvia Day/Flammarion Québec 5/7
7	Le siècle • Tome 2 L'hiver du monde	Ken Follet/Robert Laffont 6/16
8	Une seconde chance	Nicholas Sparks/Michel Lafon -/1
9	Le prisonnier du ciel	Carlos Ruiz Zafón/Robert Laffont 8/13
10	La liste de mes envies	Grégoire Delacourt/Lattès 7/4
<b>Essais québécois</b>		
1	Fâché noir. Chroniques	Stéphane Dompierre/Québec Amérique 1/2
2	Gouvernance. Le management totalitaire	Alain Deneault/Lux 4/4
3	Tous fous? L'influence de l'industrie pharmaceutique...	Jean-Claude St-Onge/Ecosociété -/1
4	La juste part	David Robichaud   Patrick Turmel/Atelier 10 2/3
5	Fin de cycle. Aux origines du malaise politique québécois	Mathieu Bock-Côté/Boréal 7/2
6	Chers voisins. Ce qu'on ne connaît pas de l'Ontario	Jean-Louis Roy/Stanké 6/2
7	Les pantins de la destruction	Paul Chamberland/Poètes de brousse -/1
8	Aimer, enseigner	Yvon Rivard/Boréal -/1
9	Choisir le progrès national	Jocelyn Caron/Druide -/1
10	L'avenir de la vie sur la Terre	Hubert Reeves/Bayard -/1
<b>Essais étrangers</b>		
1	Peut-on encore sauver l'Église ?	Hans Küng/Seuil 6/2
2	Une autre vie est possible	Jean-Claude Guillebaud/Ticonoclaste -/1
3	Le livre du temps	Adam Hart-Davis/Broquet 2/13
4	La guérison du monde	Frédéric Lenoir/Fayard 1/2
5	Les moissons du futur. Comment l'agroécologie...	Marie-Monique Robin/Stanké 3/2
6	Les lois fondamentales de la stupidité humaine	Carlo M. Cipolla/PUF 5/2
7	Une histoire populaire de l'humanité	Chris Harman/Boréal -/1
8	L'empire de l'illusion	Chris Hedges/Lux 7/3
9	Critique de la violence	Walter Benjamin/Payot 4/2
10	La cassure. L'état du monde 2013	Collectif/La Découverte 8/14

La BTLF (Société de gestion de la Banque de titres de langue française) est propriétaire du système d'information et d'analyse Gaspard sur les ventes de livres français au Canada. Ce palmarès est extrait de Gaspard et est constitué des relevés de caisse de 215 points de vente. La BTLF reçoit un soutien financier de Patrimoine canadien pour le projet Gaspard.

© BTLF, toute reproduction totale ou partielle est interdite.

## LITTÉRATURE

## Le père qui ne meurt pas

GILLES ARCHAMBAULT

De Donald Barthelme, on ne retient généralement que les nouvelles. Parues très souvent dans le *New Yorker*, elles sont brillantes, incisives, toutes empreintes d'un humour caustique. Comment un auteur dont le talent se traduit surtout par le regard ironique pouvait-il aborder le roman? C'est oublier que le roman est un genre très accueillant. Et faire trop peu de cas d'un auteur qui a été journaliste, directeur de musée et de revue et qui pouvait surtout écrire des histoires sur un ton qui n'est qu'à lui.

*Le Père Mort*, publié en anglais en 1975 et paru dans une traduction française de Maurice Rambaud cinq ans plus tard au Seuil, fait cette fois son apparition dans la collection «Du monde entier» chez Gallimard. À remarquer qu'on ne signale pas s'il s'agit d'une simple réimpression ou si le traducteur a peaufiné son texte. On n'en parle pas tout simplement.

Le roman ne cède rien en étrangeté aux nouvelles de l'auteur de *La ville est triste*. L'intrigue du roman se résume à ceci: des personnages transportent le cadavre du Père. Or ce dernier est à la fois décédé et bien vivant. Il intervient dans les conversations, ne renonce en rien aux privilèges que lui confère sa paternité. On tentera de le remettre à sa place, on l'attaquera, rien n'y fera. Le vieux s'agrippe à ses privilèges. Quand, dans les dernières pages du roman, il se plaint qu'on est en train de le tuer. «Nous? Pas nous. En aucune façon nous. Des processus sont en train de vous tuer, par nous. D'inexorables processus.»

Ayant recours à toutes les libertés imaginables, Barthelme multiplie les entourloupes, ne se prive d'aucun recours, se permet des jeux de mots, caricature à grands traits. Son but, qu'il ne rate surtout pas: déboulonner la figure du père, ridiculiser l'autorité sous toutes ses formes. La petite Julie réplique au Père qui lui demande s'il n'a pas le droit d'être ordurier comme les autres membres du convoi qui les emmène à leur destination imprécise. «Parce que vous êtes un vieux con, et les vieux cons doivent avoir la bouche

remarquablement propre pour compenser le fait répugnant qu'ils sont de vieux cons.»

On trouve même, vers les deux tiers du roman, un «manuel à l'usage des fils» dans lequel ces derniers auront confirmation de tout ce qui les agacés ou outrés dans la figure paternelle. Devant ce père qui, même mort, bouge encore, donne son avis sur tout, exige à qui mieux mieux, ce *vade-mecum* est une charge contre la famille, la religion, le patronat. «La mort des pères. Quand un père meurt, sa paternité fait retour au Père Suprême, qui est la somme de tous les pères morts réunis.» Les fils

apprendront à la lecture que, quoi qu'ils fassent, ils deviendront à leur tour des figures d'une paternité qu'ils abhorrent.

Ne pas croire que ce faux roman, aux fréquentes allusions à la légende du roi Arthur, qui ne s'interdit aucune

facétie, est le moins du monde lourd. Bien au contraire, l'ironie est fine, souvent sous-jacente, la charge est tellement soulignée que le lecteur se prendra à rire aux passages les plus noirs. «Qui parle pour défendre le père? demanda le Père Mort. Qui par Dieu tout puissant... La cellule familiale se crêpe des zombies, des psychopathes, des tordus, dit Thomas. En quantités supérieures aux besoins. Dix-huit %, selon le dernier recensement, ajouta Julie.»

Lirait-on Barthelme avec autant de plaisir si son humour, baigné d'ironie malicieuse, n'était pas en même temps visité par l'émotion? J'en doute. Il y a dans ce récit d'un périple hors du temps une allégorie de toute vie humaine. À quoi riment la plupart de nos agissements? À presque rien. C'est tout ce que nous porte à aimer la musique, la littérature et même la vie. Tout juste pouvons-nous tâcher d'éviter d'être des Pères Morts. Ce roman devrait nous aider à y parvenir. Un peu. Au moins à nous rappeler qu'il y a danger en la demeure.

Collaborateur  
Le Devoir

## LE PÈRE MORT

Donald Barthelme  
Traduit de l'anglais  
par Maurice Rambaud  
Gallimard, collection  
«Du monde entier»  
Paris, 2012, 216 pages

ENTREVUE

## Kim Doré: contaminer par la poésie

CATHERINE LALONDE

Elle est arrivée à la poésie, façon classique: à l'adolescence, en lisant, un livre à la fois, Baudelaire, Rimbaud, Lautréamont. «Au cégep, je savais déjà que c'était ce que je voulais faire.» Maintenant, à 34 ans, Kim Doré est coéditrice chez Poètes de brousse et vient de sortir son quatrième recueil, *In vivo*. Entretien.

«J'ai du mal avec cette idée de la poésie contemporaine comme d'un espace où traiter de l'incommunicabilité», indique Kim Doré dans la petite cuisine de son appart et des bureaux maison des éditions Poètes de brousse, rue Prince-Arthur à Montréal. Pour moi, c'est le contraire: la poésie est affaire de communication. Elle serait même une espèce de niveau supérieur de communication entre les hommes, un grand pouvoir d'évocation.»

Sur la table de cuisine, à la traîne, *Appel d'air* (Verdier), réflexions sur la poésie d'Annie Le Brun, «absolument grandiose», que Doré repousse en préparation d'une conférence, et... *Madame Catastrophe*, de la série pour tout-petits *Monsieur Madame*, lui probablement à sa petite dernière d'un an et des poussières. Un mélange de vie quotidienne et de poésie.

## Cycles

Après *Le rayonnement des corps noirs*, prix Emile-Nelligan 2004, il a fallu quatre ans à Kim Doré pour pondre *Maniérisme le diable*, Prix des lecteurs du Marché de la poésie de Montréal. Même délai avant *In vivo*. «Si j'écris dans les 36 mois après avoir publié un livre, je vais reprendre la même structure et les tics. J'ai vraiment peur de me répéter et de refaire sempiternellement le même poème. Un livre est vraiment une plongée dans un univers dont j'ai du mal à me détacher ensuite.»

La poète va chercher l'inspiration partout et n'importe où, sauf en poésie, «qui peut avoir cette tendance à se mirer, à s'auto-interroger, à se



PEDRO RUIZ LE DEVOIR

Grande «adepte de la rature», Kim Doré écrit par épuration, accordant une plus-value au vers.

complaire dans les réflexions sur elle-même. Je trouve plus facilement matière à poésie dans la botanique, l'astronomie, la biologie...» Et cet *In vivo*? «Ce livre a pour motif principal la contamination, le motif des grandes pandémies que j'utilise au fond pour parler de petites pandémies quotidiennes et de cette liste, immense, de choses qui nous

«Je suis agacée de voir que les vers ont souvent une ponctuation déguisée, un changement de phrase, une prose en colonne.»

contamine», une liste que Doré oppose à une obsession contemporaine certaine de la pureté et de l'hygiène.

Grande «adepte de la rature», Kim Doré écrit par épuration, accordant une plus-value au vers. «J'aime qu'il soit une unité — en syntaxe, en sens, en sons — qui se tienne le plus possible et s'enchaîne dans tout le

poème. Je suis agacée de voir que les vers ont souvent une ponctuation déguisée, un changement de phrase, une prose en colonne.» Un souffle et un matériau organique sont du tissu de ses textes. «Je me dis qu'en poésie, il existe toujours une façon plus précise de dire ce qu'on allait dire. J'essaie de trouver une manière tangible et concrète d'incarner le plus possible les textes, et ça peut avoir cet effet d'évincer les vastes mots et les grands concepts.» Avec le temps, elle se voit devenir de plus en plus «obsédée par les échos, les motifs, les formes, les chiffres, les boucles qui se bouclent à l'intérieur d'un même vers, d'un même poème, d'un même livre.»

Ce qui a le plus changé dans son écriture? La façon même de faire, entre la maison d'édition, tenue avec son conjoint, le poète et enseignant Jean-François Poupart, et les trois gamins. «J'écris différemment d'une époque où je pouvais pas-

ser des heures, des jours, des nuits à travailler un même bout de texte et sa cohérence. J'écris quand je peux, quand j'ai une minute à moi, généralement le soir quand tout le monde est couché. Je travaille par petites touches, peu de temps à la fois. Plusieurs fois peu de temps. Quand je parle d'unité de vers ou de strophe, formellement, ça rejoint cette réalité-là: que je boucle la boucle avant que le bébé m'appelle pour la tétée de 23 h. Ça m'a fait réduire au plus petit dénominateur commun la possibilité de créer une unité de sens. Socialement, il n'y a pas de temps prévu pour écrire la poésie. Qu'on ait tout notre temps, une bourse d'écriture ou pas, des enfants, c'est toujours du temps volé, d'une façon ou d'une autre.»

Le Devoir

## IN VIVO

Kim Doré  
Poètes de brousse  
Montréal, 2012, 86 pages

## Mabanckou, lumières du pays natal

LISE GAUVIN

Après Laferrière (*L'énigme du retour*) et Maalouf (*Les désorientés*), voici que Mabanckou publie la relation de son retour au pays natal, la ville portuaire de Pointe-Noire au Congo-Brazzaville, après vingt-trois ans d'absence.

Alors que le *Cahier de Césaire* avait une portée manifeste et s'accompagnait du désir d'une installation définitive dans le lieu d'origine, les récits contemporains ont plutôt des allures de reportage filmé donnant à voir l'état présent d'une communauté et les réactions d'un adulte observant le

monde de son enfance d'un regard distant et médusé. Reportage qui, dans *Lumières de Pointe-Noire*, se divise en chapitres dont les titres renvoient soit au répertoire cinématographique (*Les enfants du paradis*, *La gloire de mon père*...), soit à des œuvres connues (*Guerre et paix*, *Les mille et une nuits*...).

Ce procédé rappelle celui du narrateur du roman *Verre cassé*, du même Mabanckou, dont le discours était traversé d'une intertextualité diffuse reprenant les titres empruntés à de nombreux classiques de langue française. L'écrivain atteste par là qu'il s'inscrit dans une tradition culturelle dont il

s'inspire et qu'il renouvelle par ses écrits.

Le livre s'ouvre sur l'aveu d'une culpabilité: celle de n'avoir pas assisté aux funérailles de sa mère, décédée en 1995, alors que l'auteur résidait en France depuis 1989. Il s'en explique tant bien que mal, cherchant des raisons à cette absence comme à celle de l'enterrement de son père adoptif, survenu quelques années plus tard. Mais les souvenirs des parents n'en sont que plus vifs et c'est à eux que Mabanckou consacre les premières pages de son récit, dessinant avec force détails et avec une admiration mêlée de tendresse le portrait de cette mère indépendante et fière, assumant toutes les tâches de la survie, et de ce beau-père bien aimé, partageant son temps entre ses deux familles et son travail de réceptionniste à l'hôtel Victory Palace de Pointe-Noire.

La première semaine du séjour est consacrée à revoir des lieux familiers ainsi que des proches. Et le visiteur de constater les changements survenus chez les uns et les autres, chaque rencontre étant accompagnée d'une évocation du passé. Mais s'il est sans peine reconnu par les siens, hélas aucun chien ne vient saluer au passage le nouvel Ulysse. Quelle n'est pas sa surprise de constater que le cinéma Rex de son enfance a été remplacé par une église pentecôtiste dénommée La Nouvelle Jérusalem. Que certains Ponténégrins d'origine installés en Europe tiennent un discours ambigu, laissant croire que le salut des jeunes Africains passe par l'Europe alors qu'ils doivent eux-mêmes se battre pour légitimer leur présence en France. Que l'argent, là comme ailleurs, préside trop souvent aux rapports sociaux et que, de ce point de

vue, on attend beaucoup du cousin d'Amérique.

## L'imaginaire à venir

La deuxième partie du livre, qui correspond à la dernière semaine du voyage, privilégie une perspective historique et ethnologique. Sont alors décrits les différents quartiers de Pointe-Noire, des «villages popo», créés par des pêcheurs venus du Ghana, du Togo et les Béninois de l'éthnie popo, au «quartier Grand-Marché» réservé aux commerçants, jusqu'au très populaire «quartier Trois-Cents» où les filles vendent leurs charmes. Une visite à son ancien lycée permet au narrateur de raconter brièvement l'histoire de celui-ci, devenu un temps le lycée Karl Marx, et de s'entretenir avec son professeur de philosophie toujours en exercice.

Une rencontre imprévue lui donne l'occasion d'entendre, de la bouche d'un nordiste, l'histoire de la guerre civile qui a ravagé le pays. Le récit se termine par la description de l'appartement qu'il habite à l'Institut français de Pointe-Noire, où un tableau lui rappelle les traits de sa mère, et par un adieu ému à la ville qu'il considère comme sa «concubine».

*Lumières de Pointe-Noire* constitue le deuxième volet de l'autobiographie africaine de Mabanckou amorcée avec *Demain j'aurai vingt ans*. L'écrivain y revoit certains épisodes d'une vie que rien ne semblait présager, mais qui n'en comportait pas moins les données essentielles de l'imaginaire à venir.

Collaboratrice  
Le Devoir

## LUMIÈRES DE POINTE-NOIRE

Alain Mabanckou  
Seuil,  
Paris, 2013, 285 pages

Denise Bombardier  
avec la collaboration d'Éric Dupont,  
docteur en physiologie-endocrinologie

Vieillir avec grâce

Rester jeune à tout prix  
ou vivre pleinement  
son âge?

Une autre vision  
du vieillissement,  
par Denise Bombardier!

Botox • Beauté • Peur de vieillir  
Rides et taches • Produits cosmétiques  
Soins de la peau • Chirurgie esthétique

Est-il possible d'arrêter le vieillissement?  
Peut-être que non. De le ralentir? Sans doute.  
Mais il est possible de bien vieillir,  
en beauté et avec grâce.

éditions-homme.com

LES ÉDITIONS DE L'HOMME  
Une société de Québec Média

sous la direction de  
Roseanna Dufault et Celita Lamar

de l'invisible  
au visible

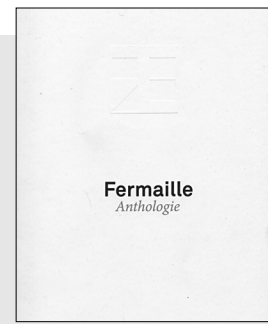
L'IMAGINAIRE DE JOVETTE MARCHESSAULT

Un premier livre  
consacré à cette artiste  
remarquable. Des textes  
signés notamment par  
Marie-Claire Blais, Pot  
Pelletier et Normand  
Chaurette.

les éditions du remue-ménage  
www.editions-rm.ca

## LIVRES

## LA VITRINE



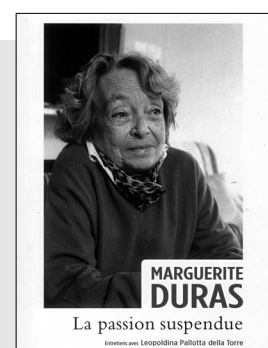
## ANTHOLOGIE

## FERMAILLE

Moutt éditions  
Montréal, 2013, 223 pages

Le 13 février 2012, des étudiants de l'Université Laval votaient la grève générale, ouvrant ainsi la voie à la plus longue lutte étudiante de l'histoire du Québec. Un an plus tard, « pour les initiés », les fondateurs et rédacteurs de la revue *Fermaille* lancent un recueil des meilleurs textes qui ont, à coups de rimes indignées, de proses révoltées, de satires effervescentes, de citations insoumises, de courts essais résistants et de collages insubordonnés, façonné ce grand « rêve général illimité ». Pendant que le rêve côtoyait le cauchemar libéral, *Fermaille* restait éveillé, les yeux grands ouverts dans les nuées des gaz lacrymogènes, pour produire les 14 numéros rassemblés dans le sobre recueil ayant gardé le format des revues parues du 20 février au 22 septembre 2012. Sombre signe, « l'audace tranquille » des auteurs aura choisi dans ses pages d'abandonner le rouge, à l'aube d'un sommet où se régénère lentement la « novlangue néolibérale ». D'où la nécessaire lecture de cette anthologie afin de « forcer l'impuissance généralisée » au moment où le dégel laisse déjà entrevoir le retour des semailles et des révoltes.

Marie-Pier Frappier



## ENTRETIENS

## LA PASSION SUSPENDUE

ENTRETIENS AVEC LEOPOLDINA  
PALLOTTA DELLA TORRE  
ET MARGUERITE DURAS  
Traduit de l'italien et annoté  
par Renée de Ceccaty  
Seuil  
Paris, 2013, 196 pages

Qu'a-t-on encore à apprendre sur Marguerite Duras, 17 ans après sa mort? J'étais sceptique devant ces entretiens qu'a accordés l'auteur de *L'Amant* à une journaliste italienne entre 1987 et 1989, et qui étaient demeurés inédits en français jusqu'ici. Pas de grandes révélations, d'accord. Mais passionnant à lire dans l'ensemble. Duras refait en condensé son parcours depuis sa naissance en Indochine, elle parle de l'arrivée de l'écriture dans sa vie comme d'une nécessité, de ses engagements politiques, de son alcoolisme. Elle se livre sans fard, intime, sa parole est libre. Une certaine suffisance dans le ton, oui, parfois. Et quelques égratignures au passage, à l'endroit de l'autre Marguerite (Yourcenar), de Sartre, de Camus, de Sollers, de Barthes... et même de Lacan, qui l'avait pourtant encensée pour *Le ravissement de Lol V. Stein*. Mais des réflexions solides sur le rôle de la littérature, qu'elle voit comme quelque chose de nécessairement scandaleux, qui jongle avec les interdits. Des remarques éclairantes sur la place, primordiale, de la passion amoureuse dans son œuvre. Et des confidences troublantes, concernant notamment une passion fulgurante, « un amour violent, très érotique », qui lui a donné l'envie de se tuer et qui a changé sa façon de faire de la littérature à partir de la fin des années 1950.

Danielle Laurin



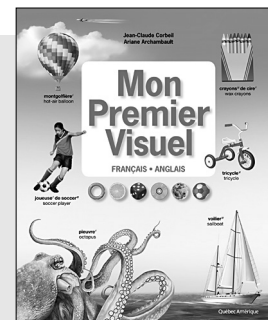
## BANDE DESSINÉE

## LE GUIDE DU MAUVAIS PÈRE

Guy Delisle  
Delcourt/Shampooing  
Paris, 2013, 192 pages

Guy Delisle n'est pas qu'un fin observateur du quotidien, particulièrement quand il déploie ses paradoxes délirants en Chine, en Corée du Nord, en Birmanie ou à Jérusalem. Il est aussi un père de famille qui aime tourner en dérision sa condition de père pour se détendre un peu, sans doute, mais également pour divertir ses contemporains. Depuis plusieurs mois, le bédéiste révèle en effet ce drôle de visage en mettant en scène, de manière désopilante, sa vie quotidienne à la maison. Le tout est distillé sur son blogue sous un titre évocateur : *Le guide du mauvais père*. Tout en cases et en bulles, on le voit oublier deux soirs de suite de remplir sa fonction de fée des dents — de petite souris, en fait, puisqu'il vit en France —, imaginer une mauvaise blague avec une tronçonneuse pour faire peur à son fils, mentir à ses enfants pour garder juste pour lui des céréales qu'il a ramenés du Canada ou encore faire preuve d'une incroyable méchanceté en commentant les dessins de sa fille. Tout ça est bien sûr exagéré, pour les besoins narratifs de sa cause qui désormais peut se consommer sur du papier. Avec le même plaisir qu'en ligne.

Fabien Deglise



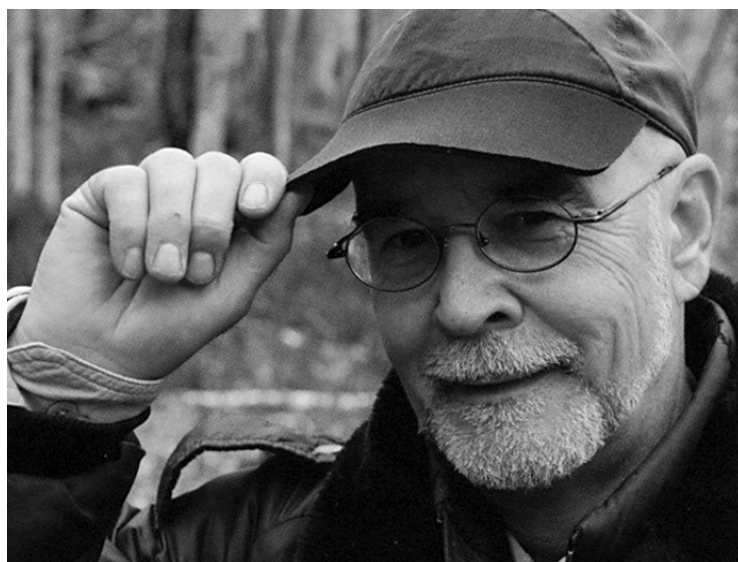
## DICTIONNAIRE

## MON PREMIER VISUEL

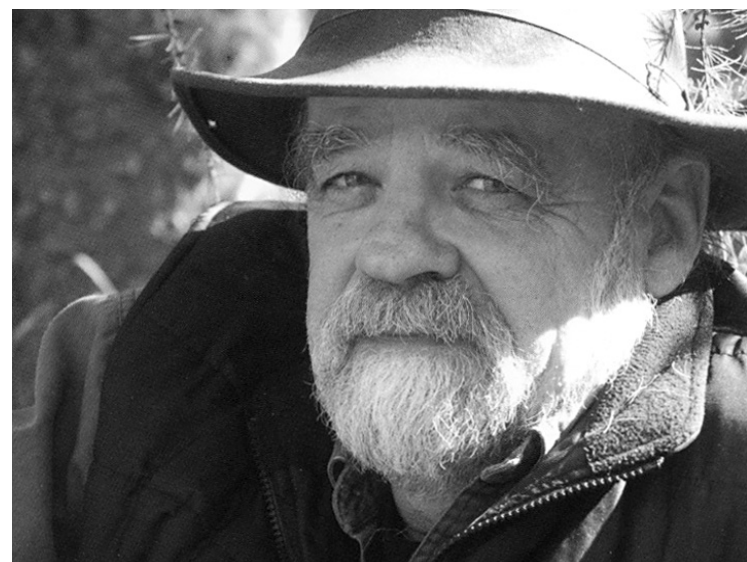
Jean-Claude Corbeil  
Ariane Archambault  
Éditions Québec Amérique  
Montréal, 2013, 80 pages

La famille du Dictionnaire Visuel s'agrandit pour faire place à une version pour les petits d'âge préscolaire. *Mon premier Visuel* aborde le vocabulaire illustré en anglais et en français au cœur de 36 thèmes choisis « selon des goûts et champs d'intérêt des enfants » par un linguiste en collaboration avec un conseiller pédagogique. Des pièces de la maison, on passe aussi par le corps humain, les sports, les plantes et les dinosaures. L'idée de consacrer un Visuel aux enfants séduit d'abord. Mais ce b-a-ba de l'apprentissage des mots reste au ras des pâquerettes, alors qu'il existe bien d'autres imagiers plus imaginatifs. C'est davantage comme outil d'apprentissage de l'anglais (ou du français) que le livre prend vraiment son sens. Et dans quelques thèmes plus spécialisés comme les costumes et personnages, la musique, l'espace ou les paysages de la terre. Mais pourquoi ne pas avoir profité du biais jeunesse pour s'éclater un peu dans la forme?

Frédérique Doyon



Jean Désy et Serge Bouchard ont parcouru le Nord et en parlent avec passion.



OBJECTIF NORD

## Le Nord dans l'objectif

CAROLINE MONTPETIT

La première fois que Jean Désy est allé dans le Grand Nord du Québec, c'était en tant que médecin d'urgence dans le village inuit de Pivurnituk. Dans les années précédentes, son métier l'avait beaucoup amené à boulinguer, sur la Côte-Nord, en terre inconnue et en terre crie. Aujourd'hui, il a fait sien ce Nord qui le fascine. Et il vient de signer, avec son ami l'anthropologue Serge Bouchard, poète lui aussi, un très beau livre aux éditions Sylvain Harvey, *Objectif Nord. Le Québec au-delà du 49°*. Avec des photos à couper le souffle.

Le Nord, dit-il, c'est d'abord et avant tout un espace nomade, que les autochtones ont historiquement arpenté sur des milliers de kilomètres. Jean Désy aime parler

des Cris qui faisaient le voyage en canot de Tadoussac à la Baie-James pour le commerce des fourrures, ou encore du grand tour qu'ils faisaient par Goose Bay pour chasser le canard. Les Français et les Anglais ont eux aussi occupé ce territoire en nomades, dit-il, avant que les uns et les autres ne fondent des villages, des villes, ne se retrouvent dans des réserves.

Aujourd'hui, la nordicité est pour Jean Désy une identité, que se partagent autochtones et non-autochtones. Un désert aux richesses hallucinantes. Une terre infinie au climat rigoureux, que la technologie moderne permet peu à peu d'apprivoiser.

« *Mon pays, c'est encore plus que l'hiver; mon pays, c'est la glace, c'est la neige*, écrit Serge Bouchard. *Mon pays,*

*c'est l'espace, le grand terrain de jeu de la nuit et de la lumière; mon pays est un ours blanc qui en rencontre un noir, à Kuujuaaraapik, là où la taïga rencontre la toundra.* »

On a rêvé de cultiver le Moyen-Nord, raconte Jean Désy. « *Mais les choses se sont déroulées autrement. Ce sont les mines qui ont accéléré le développement abitibien. Mais demain, qu'arrivera-t-il, sachant toute l'efficacité des moyens techniques? Le Nord continue de faire rêver. Le Nord demande qu'on le rêve plus que jamais. Mais ce rêve doit être fait dans l'harmonie* », écrit-il.

*Objectif Nord* n'a pas été écrit pour vendre le Nord, il a été écrit pour l'aimer. Aussi, Jean Désy y a donné la parole à ceux qui l'aiment et qui l'habitent, Roméo Saganash,

Emily Novalinga, Brigitte Lebrasseur, pour ne nommer que ceux-là. « *Je viens d'un village que d'autres appellent réserve*, écrit la jeune Naomi Fontaine. [...] *Des autos qui contournent les gens qui marchent dans la rue, sans klaxonner. Des grandes sœurs qui promènent leur petit frère en poussette. Je viens d'un espace restreint. De ces quelques kilomètres carrés, parce qu'ailleurs ils ont cru que ceci valait mieux que l'immensité.* » Un livre magnifique sur un Nord mérité. Un livre mérité sur un Nord magnifique.

Le Devoir

OBJECTIF NORD  
LE QUÉBEC AU-DELÀ DU 49°  
Serge Bouchard et Jean Désy  
Éditions Sylvain Harvey  
Montréal, 2013, 200 pages

## LITTERES INÉDITES

## Un peu de lumière sur le suicide de Stefan Zweig

PAUL BENNETT

Les raisons du double suicide au Brésil, le 22 février 1942, du grand écrivain et biographe autrichien Stefan Zweig, âgé de 61 ans, et de sa seconde épouse et secrétaire, Charlotte Elisabeth Altmann — dite Lotte —, âgée de seulement 34 ans, n'ont jamais été vraiment élucidées. À l'époque, ce geste, que rien dans la vie ni dans l'œuvre de Zweig ne laissait présager, dérouta aussi bien les amis que les admirateurs du grand intellectuel pacifiste.

Alors que l'Europe était à feu et à sang, le couple d'origine juive, adulé et célèbre, vivait pourtant depuis 1938 dans un exil — en apparence — doré à Petropolis, une station balnéaire chic près de Rio. Fuyant la montée du nazisme, Zweig, au faite de sa gloire, avait quitté Salzbourg dès 1933 pour se réfugier d'abord à Londres, où il avait rencontré sa future femme, puis à New York et au Brésil.

Aussi la correspondance inédite de Stefan et Lotte Zweig avec la famille de celle-ci, qui vient d'être publiée en français, permet-elle, sinon de résoudre l'énigme, du moins d'affiner ou de rectifier les hypothèses avancées jusqu'ici.

Adressées pour l'essentiel à Manfred et Hannah Altmann, le frère aîné et la belle-sœur de Lotte émigrés en Angleterre, ces quelques dizaines de lettres, écrites séparément par l'un ou par l'autre, sont de nature très intime, contrairement à la correspondance déjà publiée de l'auteur d'*Amok* avec Freud, Rilke ou Richard Strauss. Ici, peu de considérations intellectuelles, de grandes envolées sur le pacifisme inébranlable de Zweig, de réflexions sur l'avenir de la civilisation occidentale.

Il y est plutôt question de la vie quotidienne, de la mauvaise santé de Lotte, de l'anxiété du couple devant les difficultés financières, de leur émerveillement devant le caractère simple, enjoué et débrouillard des Brésiliens « ordinaires ». Mais aussi des vains efforts du couple pour s'adapter à sa nouvelle vie, de son sentiment croissant d'iso-

lement et de désespoir, de sa préoccupation lancinante quant au sort de sa famille et des amis restés en Europe, de ses efforts incessants pour leur obtenir des visas.

Les mots qui reviennent le plus souvent dans ces lettres, rédigées en anglais pour éviter la censure britannique, sont « honte », « angoisse », « culpabilité ». Car les Zweig se sentent surtout coupables de jouir d'une paix et d'un confort relatifs alors que leurs amis restés en Europe doivent lutter tous les jours pour survivre. « *Combien nous avons honte d'être ici...* », répète Zweig comme un leitmotiv. « *Si seulement nous n'étions pas si angoissés à votre sujet*, écrit-il même, *nous pourrions dire que nous vivons les meilleurs moments de notre vie!* » Mais la guerre s'éternise et Zweig désespère de revoir sa patrie un jour. Il voit s'écrouler avec nostalgie la « vieille » culture européenne et s'évanouir son rêve d'une « communauté » européenne fondée sur la coexistence pacifique entre races et religions.

Bien qu'accueilli partout en héros, à New York, à Buenos Aires et à Rio, sollicité de toutes parts pour donner des conférences, Zweig recherche la paix et le silence pour pouvoir écrire. Il croit les trouver à Petropolis, une communauté attachante mais isolée. Paradoxalement, cette solitude loin des siens et de ses pairs lui

pèse terriblement. Lui manquent le climat intellectuel et les conversations qui le stimuleraient à écrire. Le manque d'amis et l'absence de bibliothèque digne de ce nom reviennent continuellement dans ses lettres pour expliquer ses accès de dépression. Et les crises d'asthme de sa compagne ne font que s'aggraver en raison du climat humide insupportable en été au Brésil.

C'est l'ensemble de ces facteurs qui semble précipiter, fin 1941, la décision commune de Stefan et de Lotte Zweig de mettre fin à leurs jours, comme si l'« harmonie parfaite » du couple, selon les mots de Stefan, devait se prolonger dans la mort. Le grand écrivain ne souffre plus de mener « une pauvre vie, minable, sans envergure, individuelle... » (lettre du 31 décembre 1941). Quant à Lotte, elle est peu à peu gagnée elle aussi par un sentiment de désespoir et d'inutilité, accentué par l'humeur noire de son époux. Dans sa dernière lettre, elle écrit que « *partir* » est la « *meilleure solution* » pour elle et son mari.

Le texte de présentation d'une soixantaine de pages de Darian J. Davis et Oliver Marshall permet par ailleurs au lecteur de reconstituer avec précision l'itinéraire du couple depuis son exil en Angleterre jusqu'à ses dernières heures. Cette correspondance permet aussi selon les préfaciers de

mieux apprécier la personnalité « *vive et ardente* » de Lotte, très différente de la « *femme silencieuse* » décrite jusqu'ici par les biographes, et de réévaluer son rôle dans la vie de l'un des écrivains de langue allemande les plus lus encore aujourd'hui.

Collaborateur  
Le Devoir

## LITTERES D'AMÉRIQUE

NEW YORK, ARGENTINE, BRÉSIL, 1940-42  
Stefan et Lotte Zweig  
Édition établie et préfacée par  
Darian J. Davis et Oliver Marshall  
Traduit de l'anglais par  
Adrienne Boutang et Baptiste Touverey  
Bernard Grasset  
Paris, 2012, 301 pages



Également disponible en version numérique

f e

www.editionsxyz.com

Sophie Jacmin  
Deux poids deux mesures

Sophie Jacmin

## Deux poids deux mesures

Ces seins que je ne saurais voir.

# ESSAIS

## Cinquante ans de *Review*

### Un bimensuel exigeant et influent

SYLVAIN CYPEL

**N**ew York — C'est la revue littéraire la plus célèbre du monde. Bimensuelle, la *New York Review of Books* — la *Review* tout court — fête son cinquantenaire (son numéro 1 est paru le 1<sup>er</sup> février 1963). « Littéraire » est à comprendre dans un sens strict et large à la fois. L'exigence d'écriture y est primordiale et rien de ce qui est écrit ne lui est étranger : des relations internationales au roman, de l'art aux neurosciences... Son concept a d'emblée consisté à réinsérer le rapport à l'écriture et à la culture dans leur environnement politico-socio-économique, ensuite à promouvoir la valeur intrinsèque du texte critique.

Poètes et écrivains, historiens, scientifiques... La liste de ceux qui ont publié dans ses colonnes en cinquante ans remplirait un bottin d'une rare qualité. Un bottin qu'un Tom Wolfe a jugé mondain : la *Review* est « l'organe théorique du chic radical », disait-il en 1970. De fait, celle-ci s'est inscrite dans la mouvance du progressisme, comme nombre de ceux qui y ont contribué. Mais sa qualité et sa notoriété se sont largement imposées que, d'Isaiah Berlin à George Kennan, ou de Vladimir Nabokov à Saul Bellow, beaucoup y ont trouvé leur place qui auraient refusé une identité « progressiste ». Aucune autre revue n'a eu, en un demi-siècle, autant d'influence sur la vie intellectuelle américaine et internationale.

Rencontre avec Robert Silvers, son rédacteur en chef, qui veille à leur qualité depuis le début. A 83 ans, ce bourreau de travail, insatiable perfectionniste, continue de passer même ses week-ends à relire la moindre ligne à paraître dans le numéro suivant (et à pester contre les manquements qu'il décèle dans celui qui vient de sortir).

**En lançant la *Review*, en février 1963, qu'aviez-vous en tête ?**

En 1959, [la critique] Elizabeth Hardwick avait publié dans la revue *Harper's*, où je travaillais, un article intitulé « Le déclin de la critique de livres ». Elle y expliquait combien y dominaient l'absence de ton et la tiédeur du fond. Propriétaire d'*Harper's*, le patron de la maison d'édition Harper & Row a très mal pris la chose. Mais moi, j'adhérais à l'idée de l'affaiblissement de la critique. Quatre ans plus tard, avec Elizabeth, Jason et Barbara Epstein (décédée en 2006), qui deviendra codirectrice avec moi, nous avons lancé la *Review*. Notre ambition était de revaloriser l'engagement du critique et la qualité de l'écriture. L'idée neuve consistait à faire appel à de grands auteurs pour parler de livres. La plupart ont immédiatement répondu favorablement. Le premier numéro comprenait des articles sur des œuvres de James Baldwin, Arthur Schlesinger, Jean Genet, J. D. Salinger, Simone Weil, etc., et des critiques tels Norman Mailer, Mary McCarthy, Gore Vidal, William Styron, Susan Sontag... On en a très vite vendu 100 000 ! À l'évidence, la demande existait. [...]

**En 2008, dans *Les dilemmes d'un rédacteur en chef*, vous écrivez : « Dès le début notre inclination a été de prendre le parti des gens ou des groupes souffrant des pouvoirs de l'État. » Ni progressiste ni conservatrice, mais du côté de ceux qui souffrent des abus des puissants : telle serait l'identité de la *Review* ?**

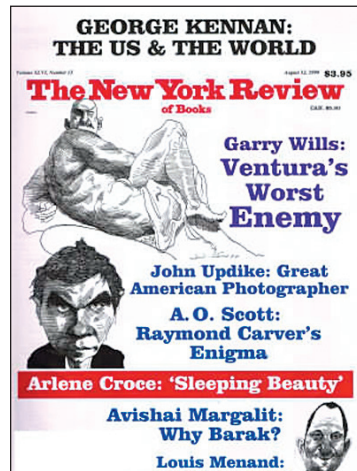
Oui. Cela ne signifie pas être dénué de direction politique ou culturelle. Mais nous avons été les premiers à publier aux États-Unis les écrits de Simon Leys sur la Chine. Nous avons vite perçu l'urgence de la question des droits de l'homme dans les États totalitaires et publié Adam Michnik, Vaclav Havel, Andreï Sakharov.

Nous avons aussi diffusé un rapport non public de la Croix-Rouge où elle usait expressément du terme « torture » quand le gouvernement Bush la niait.

**En 50 ans, quel a été l'impact de la *Review* sur le débat intellectuel aux États-Unis ?**

Je suis incapable de répondre. Les articles sont des actes de foi dont on ne connaît jamais l'effet à long terme. Cela dit, dès notre première année, le président Kennedy est assassiné. La guerre du Vietnam a commencé. Peu après, nous avons publié l'article de Noam Chomsky sur la « responsabilité des intellectuels » (23 février 1967) devant une guerre injustifiée moralement et politiquement. Cela ne nous a pas empêchés de publier sur le sujet des textes d'auteurs aussi différents que George Kennan, Hannah Arendt ou Hans Morgenthau. Ni celui du prêtre André Gelinus sur les atrocités des Nord-Vietnamiens à Saïgon après leur victoire. La *Review* s'est beaucoup exprimée sur les droits civiques et la guerre du Vietnam parce que ces thèmes ont marqué une génération d'auteurs américains. En même temps, nous avons publié la critique de Jacques Derrida par [le philosophe américain] John Searle. [...]

Nous avons toujours demandé à des esprits critiques de s'engager dans les débats saillants d'une époque. Ce qui me rend fier, c'est que, parmi les opposants à la guerre du Vietnam, beaucoup refusaient de tenir compte de la répression sauvage dans les pays communistes. Or, sans maintenir le cap sur la critique du bloc soviétique ou la révolution culturelle en Chine, nous n'aurions pas subsisté. De même, depuis les années 1990, nous sommes très préoccupés par les conséquences de l'islam politique pour l'avenir. Les sociétés



musulmanes toléreront-elles les valeurs fondamentales de toute l'humanité ? Et comme dans le cas des totalitarismes soviétique et chinois, la *Review* doit tenir compte de la part jouée par le caractère hypermilitarisé de la réaction américaine à ce phénomène.

**Pourquoi la *Review* n'a-t-elle pas essayé dans des pays non anglophones ?**

Nous avons eu beaucoup de contacts, mais il faudrait trouver un partenaire qui défende la même conception de la critique et de l'indépendance que nous. Aux États-Unis, les presses universitaires constituent un cadre de diffusion unique en son genre. Le soutien d'une vie culturelle institutionnelle et d'une communauté universitaire est un élément crucial du succès, que nous n'avons pas trouvé ailleurs.

**La qualité de la critique est-elle menacée aujourd'hui ?**

L'esprit critique n'est affaire ni de tendance ni d'école. Il n'est pas plus difficile qu'il y a 50 ans de trouver de bons auteurs. La profondeur de la

connaissance, la finesse de la perception perdurent.

**La révolution Internet jouit d'une « absence quasi totale de critique », avez-vous écrit récemment. Pourtant, des milliers de livres se publient sur ce sujet...**

Oui, mais peu s'intéressent à l'influence d'Internet et des nouveaux médias sur la pensée, les sentiments, les relations humaines, la responsabilité politique. Beaucoup de jeunes voient leurs vies guidées par les médias sociaux. Or, pour le moment, l'attractivité des nouveaux moyens de communication résiste à toute approche critique externe qui leur appliqueraient des règles d'évaluation. On estime ces évolutions définitivement acquises, ce qui n'est jamais le cas. Certes, nous avons publié Robert Darnton (directeur de la bibliothèque d'Harvard) sur l'avenir du livre. Mais les évolutions actuelles mériteraient de notre part beaucoup plus d'attention. Une bibliothèque numérique universelle serait une percée majeure, mais poserait des problèmes commerciaux et intellectuels

énormes. La critique littéraire s'est encore peu penchée sur ces sujets. [...]

**Avez-vous des inquiétudes pour l'avenir de l'écrit ?**

Aucune. En revanche, j'en nourris pour sa qualité. Twitter, c'est 140 caractères maximum. Ça limite les possibilités, même si cela peut aussi susciter des aphorismes inattendus.

**« La question consiste à savoir comment peuvent être préservées les fonctions, la connaissance et la culture que la technologie inventée par Gutenberg a permis de diffuser », avez-vous écrit...**

C'est essentiel. Parce que, de Platon et Aristote à Marx et Freud en passant par Machiavel et Erasme, il existe une continuité de pensée qui ne peut se perdre sans dommage. *Le plaidoyer pour la paix*, d'Erasme, a aujourd'hui plus de sens que jamais.

**Avez-vous un blogue personnel ?**

Certainement pas ! Un rédacteur en chef n'est pas là pour dire ce qu'il pense.

Le Monde

## SEYMOUR

SUITE DE LA PAGE F 1

des coûts des divers programmes et accompagnés d'un régime de remboursement proportionnel au revenu (une des pires solutions en ce qu'elle réserve les programmes les plus coûteux et les plus prestigieux aux plus riches, alors que le principe d'un impôt progressif est plus simple et plus juste), des droits de scolarité élevés ne sont pas défendables dans une perspective de justice sociale rawlsienne. À ce jeu prétendent que la plus faible fréquentation universitaire des plus pauvres s'explique plus par des blocages culturels que par le coût des études, Seymour réplique que « l'échec de l'application de la juste égalité des chances au primaire et au secondaire ne peut être invoqué pour rejeter son application au collège et à l'université ».

Les universités québécoises, de plus, ne sont pas tant sous-financées que mal financées, principalement à cause du fait que « l'argent destiné au fonctionnement de base de l'éducation postsecondaire a été détourné par le gouvernement fédéral à des fins politiques », ce qui a pour résultat qu'« on abandonne l'« alimentaire », à savoir les besoins concernant l'éducation de base, au profit des besoins moins urgents ».

Plus encore, nos universités, montre Seymour, sont mal gérées : salaires exorbitants des dirigeants, délirante course à la clientèle, dérives immobilières (flot Voyageur, gare de triage d'Outremont). Ce modèle entrepreneurial, qui transforme les universités en usines à diplômés et les

étudiants en investisseurs en quête de rentabilité, trahit l'idée d'une université au service du bien commun.

**Des solutions**

Certains secteurs universitaires, reconnaît Seymour, sont sous-financés. « Les universités, écrit-il, doivent rétablir le ratio étudiants-professeurs, assumer le financement des étudiants au doctorat, disposer des ressources suffisantes en frais indirects de recherche, révoquer des bâtiments vétustes et résoudre leurs problèmes d'espace. » Le respect du principe de juste égalité des chances exige toutefois de ne pas se tourner vers les étudiants pour corriger ce problème.

Dans un esprit de justice, encore une fois, et en appliquant cette fois-ci le principe de différence, Seymour, partisan du gel des droits de scolarité dans le but de s'approcher de l'idéal de la gratuité, suggère des solutions : rétablissement des transferts fédéraux aux provinces en matière d'éducation supérieure, nouveaux paliers d'imposition, lutte contre l'évasion fiscale (l'éléphant dans la pièce), hausse des redevances minières et meilleure gestion des universités.

Philosophe aux idées claires et tempérées, Michel Seymour n'en reste pas moins un penseur engagé capable d'une saine colère devant les ennemis de la justice.

Collaborateur  
Le Devoir

**UNE IDÉE DE L'UNIVERSITÉ PROPOSÉE D'UN PROFESSEUR MILITANT**  
Michel Seymour  
Boréal  
Montréal, 2013, 216 pages

## BEAUDET

SUITE DE LA PAGE F 1

**Un détour par l'histoire**

Comment, cela étant, expliquer ce blocage intellectuel qui empêche les Québécois d'assumer la dimension collective du projet éducatif ? Pour ce faire, Beaudet propose un détour par l'histoire. Du début du XIX<sup>e</sup> siècle jusqu'au milieu du XX<sup>e</sup>, avec une exception pour les dix années qui précèdent la révolte des Patriotes, les Québécois, menés par une Église triomphante et contrôlante, ont résisté à l'imposition de l'école publique et de la fréquentation scolaire obligatoire, comme la « guerre des éteignoirs » des années 1840 en témoigne.

En 1960, un projet éducatif d'envergure se met en branle, mais la mentalité du passé, malgré l'illusion de la table rase, demeure et, note Beaudet, « l'école de la vie conserve son aura, d'autant qu'elle semble garante d'un enrichissement que laisse miroiter un mythe du Nord sans cesse réactualisé, ce que ne semblent pas en mesure de proposer plusieurs filières universitaires ». Dorénavant, et c'est nouveau, on considère aussi la possibilité d'aller à l'université, « mais pourvu que ça en vaille la peine, c'est-à-dire que ce soit payant » pour l'individu qui prend cette décision. « Quant à ce que la société peut retirer d'une éducation critique et citoyenne de ses jeunes, se désole Beaudet, est-ce vraiment pertinent — et surtout rentable — de s'en soucier ? »

Le rapport Parent, que Beaudet cite abondamment, visait plus haut en plaidant pour la gratuité scolaire et en affirmant que « lorsqu'un service public est reconnu d'intérêt

général, il appartient à la collectivité qui en bénéficie dans son ensemble d'en assumer tous les frais, chacun de ses membres étant appelé à faire sa part, au moyen de l'impôt, selon sa capacité de payer et sans égard au bénéfice immédiat qu'il peut ou non en retirer ».

Gérard Beaudet, qui démontre aussi dans cet essai que les enjeux liés à l'aménagement du territoire souffrent du même déficit de considération collective, en appelle donc à une nouvelle révolution de la mentalité québécoise en ma-

tière scolaire, paradoxalement inspirée par le vieux rapport Parent et visant à achever une Révolution tranquille entachée par un retour du refoulé anti-intellectuel.

louisco@sympatico.ca

**LES DESSOUS DU PRINTEMPS ÉTUDIANT**  
LA RELATION TROUBLE DES QUÉBÉCOIS À L'HISTOIRE, À L'ÉDUCATION ET AU TERRITOIRE  
Gérard Beaudet  
Nota bene  
Québec, 2013, 188 pages



ANNICK DE CARUFFEL LE DEVOIR  
Au cœur du printemps érable

**PRIX DES LECTEURS RADIO-CANADA 2013**

pour une littérature franco-canadienne



**PASSIONNÉ DE LECTURE ?**

**VOUS POURRIEZ DEVENIR MEMBRE DU JURY DU PRIX DES LECTEURS, ÉDITION 2013.**



Bryan Perro  
Président d'honneur

**INSCRIVEZ-VOUS D'ICI LE 1<sup>ER</sup> MARS À**  
Radio-Canada.ca/prixdeslecteurs

